

CHRONIQUE
LITTÉRAIRE

“Pour rester au pays”

par l'abbé
Georges-Marie
BILODEAU

LA nation canadienne-française, par sa population, forme plus du quart de l'État canadien.

Nous étions 2,452,782, en 1921, sur un total, pour le pays, de 8,788,483.— Et les chiffres du recensement fédéral, on le sait fort bien, n'exagèrent en rien notre apport numérique.

Les ancêtres n'étaient que 60,000 à la Cession du pays, il y a un siècle et demi. Cette montée rapide vers les deux millions manifeste la santé morale et physique de notre peuple. Nous avons lieu d'être fiers.

Mais il ne faut pas que la satisfaction nous aveugle. Car si nous sommes maintenant plus de deux millions, sur le domaine des anciens, au moins deux millions des nôtres sont partis pour l'étranger.

Nous avons subi cette perte énorme au cours du siècle, et la dernière décade surtout nous a été fatale.

Aussi bien, on s'est inquiété de toutes parts. La phénomène malheureux fut étudié. On en a recherché les causes, afin de les supprimer ou de les neutraliser et d'éviter, à l'avenir, la terrible déperdition.

Ceci nous a valu force articles, études, brochures et au moins un volume, celui de M. l'abbé Georges-Marie Bilodeau.

M. l'abbé Bilodeau — maintenant missionnaire-colonisateur — était professeur au Séminaire de Saint-Victor, à la Beauce, région qui, malgré sa richesse, a fourni sa bonne part d'exilés. Il s'est ému, a voulu apporter un concours personnel au barrage intellectuel élevé contre l'émigration.

Et il nous donne *Pour rester au pays* ; sous une douzaine de chapitres, les observations groupées de ceux qui ont écrit le mieux sur la question et les siennes propres.

* * *

grant ne part guère d'un cœur gai, surtout s'il s'agit du père et d'un foyer qui s'éteint complètement, d'une ferme vendue avec tout le mobilier. Les choses ont une âme qui s'attache à notre âme et la force à sentir. Les humbles connaissent la plainte des objets familiers que l'on abandonne.

On n'a pas toujours montré à l'exilé cette sympathie que lui témoigne *Pour rester au pays*. De braves gens se sont laissés tromper par la légèreté des uns, la crânerie des autres, à l'heure du départ pour l'étranger. Sur des observations sommaires ou un manque total d'observation, ils ont greffé des conclusions boiteuses, blâmé l'appétit de la jouissance, chanté que la prodigalité et le manque de talent jettent seuls le rural sur une terre étrangère, conseillé le retour aux habitudes ancestrales qu'ils entendent par le port de l'étoffe du pays et des bottes sauvages. Il y a bien là quelque vérité, mais mêlée de combien d'erreurs.

Certes, il faut garder ou retrouver les habitudes des aïeux, leurs fortes vertus. Cependant la vertu ne s'exprime pas toujours de même manière. Une seule façon d'économiser ne varie pas qui met à part les bouts de chandelles. Notre paysan affronte une situation économique différente de celle à laquelle fit face son grand-père. Il y a les chemins de fer ; l'automobile, l'autobus ; les grandes artères si actives de la vie moderne ; les communications si faciles entre campagnes, villages et villes ; la grande industrie puissante et enjôleuse. Une division du travail s'impose dans notre société compliquée qui n'existait pas il y a soixante ans. Le main d'œuvre a subi une autre répartition. Et il est devenu un luxe, assurément, de porter des bottes sauvages et l'étoffe domestique, l'étoffe du *pays*, s'il est toujours de mise d'utiliser l'étoffe fabriquée au Canada plutôt que les draps importés à prix élevés.

Dans son ouvrage, M. l'abbé Bilodeau souligne que l'exode est dû, en premier lieu, à un changement dans la mentalité. Et ici, cette observation trop juste vaut également pour la

Notre auteur marque d'abord l'étendue du mal, dans un bref chapitre. Il y note que l'émi-